

## Du rock au Maroc Quelle place dans la nouvelle scène urbaine casablancaise ?

Dominique Caubet, Catherine Miller

► **To cite this version:**

Dominique Caubet, Catherine Miller. Du rock au Maroc Quelle place dans la nouvelle scène urbaine casablancaise?. Laurent Bonnefoy et Miriam Catusse. Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen: loisirs, culture et politique,, la Découverte, pp.342-354 2013, 9782707177155. <[http://www.editionsladecouverte.fr/catalogue/index-Jeunesses\\_arabes-9782707177155.html](http://www.editionsladecouverte.fr/catalogue/index-Jeunesses_arabes-9782707177155.html)>. <halshs-01579088>

**HAL Id: halshs-01579088**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01579088>**

Submitted on 30 Aug 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Du rock au Maroc

### Quelle place dans la nouvelle scène urbaine casablancaise ?

*Dominique Caubet et Catherine Miller*

Au printemps 2011, les « révolutions » tunisiennes et égyptiennes mettaient sur le devant de la scène un acteur jusque-là peu connu du grand public et des médias occidentaux : le jeune musicien de la scène alternative (hip-hop, rock ou fusion). *El Général* en Tunisie, Karim Adel Eissa, Ramy Essam, Amir Eid, Nour Ayman Nour, et quelques autres en Égypte allaient ainsi se présenter ou, plus souvent, être présentés comme les porte-drapeaux et les chantres de la jeunesse en révolte. Ces jeunes artistes ne sont pas nés avec les mouvements de 2011. La plupart ont émergé de façon plus ou moins *underground* selon les pays et les contextes au milieu des années 2000. Cet engouement nouveau amène à se poser la question de la place de ces musiques alternatives dans les sociétés concernées. Question difficile et ambiguë. La mode du moment, les relais médiatiques et surtout Internet les font apparaître comme des phénomènes de société, sans doute surmédiatisés par rapport à leur impact réel. Mais nul ne peut nier que ces jeunes musiciens, et autour d'eux bien d'autres artistes ou citoyens, sont aussi les voix de sociétés qui bougent. Le profil des rockeurs marocains, en particulier ceux de la région urbaine s'étalant de Casablanca à Rabat, et leur relation avec les autres courants musicaux alternatifs (hip-hop, fusion) sont ici exemplaires pour étudier la capacité de mobilisation et d'expression de ces nouveaux mouvements musicaux. Ils montrent également leur difficulté à s'ancrer dans la longue durée comme leur fragilité, voire leur faiblesse, face à de puissants réseaux de contrôle social et politique. Il nous paraît important de retracer rapidement l'histoire du rock à Casablanca pour souligner la complexité et l'ambivalence de ce mouvement *underground* dans la jeunesse marocaine.

#### **La préhistoire : les années 1960, *Go West ! Go North !***

Pour les jeunes rockeurs de seize ans rencontrés lors de concerts en juin 2012 à Casablanca, les périodes antérieures aux années 1990 relèvent presque de la préhistoire.

Très peu connaissent les groupes marocains plus anciens, y compris ceux des années 1990 et la plupart ont découvert le rock de façon éclectique, en passant par Michael Jackson ou telle autre grande star mondiale ! Le rock a pourtant une tradition relativement longue au Maroc avec des groupes apparus dans les années 1960, en particulier à Casablanca. Mais la plupart ont fait carrière « à l'international », où ils n'étaient pas perçus comme spécifiquement marocains. Vigon, né et grandi dans la médina de Rabat, a commencé à jouer sur la base américaine de Kénitra avant de partir en France en 1960 où il crée le groupe Les Lemons et enregistre pour Barclay et Atlantic Records aux États-Unis. Ces précurseurs, issus principalement de la côte atlantique ne laissent pas derrière eux de « descendants » marquants dans les années 1970-1980 mais le rock, comme culture musicale, se maintient en sourdine dans le paysage audiovisuel marocain, principalement dans des émissions de la chaîne francophone Rabat Chaîne Inter (branche de la Radio Télévision Marocaine, RTM), comme « Boogie » et « RockLine » (18-20h) d'Alifi Hafid (sur le modèle de l'émission Les « Nocturnes » de Georges Lang de RTL), ou l'émission nocturne de jazz-rock « Pop Sessions » (23h-1h) de Saïd Fouad qui font découvrir la musique américaine et le jazz à toute une génération.

### **L'émergence des rockeurs : la scène *underground* de Casa (1992-2003)**

C'est au tournant des années 1990 que s'amorce un renouveau de la scène rock casablancaise, lié en partie à l'évolution politique du pays (la sortie progressive des « années de plomb ») et à l'ouverture concomitante du champ médiatique marocain. La création de la chaîne de télévision 2M (cryptée sur le modèle de Canal + de 1989 à 1997, puis reprise par l'État marocain pour passer en clair), et l'arrivée des paraboles et des télévisions satellitaires (MTV, M6, VIVA, etc.) au début des années 1990 vont permettre aux téléspectateurs marocains d'accéder à de nouveaux programmes musicaux. Parmi les animateurs de télévision et de radio marocains qui ont participé à cette diffusion de la culture rock occidentale, Anis Hajjam, qui présentait dès 1986 des émissions à la RTM comme « Ça bouge à la télé », pour continuer ensuite dans les années 1990 sur 2M avec des émissions comme « Hit International », « Megamix », « Music Box » ou « Espace Rock ». Il représente un élément de continuité jusqu'aujourd'hui, puisqu'il anime depuis 2003 une émission quotidienne francophone

consacrée au rock sur Radio 2M (« Feeling » de 20-22h). Sur les chaînes satellitaires des années 1990, l'émission « Headbanger's Ball » de MTV, le dimanche soir, fera découvrir le hard-rock, façon métal, à toute une nouvelle génération. Amine Hamma, l'un des rockeurs de cette génération, témoigne :

À partir de 1993, l'influence de MTV a été déterminante pour découvrir le deathmetal. Je pense en particulier aux chocs éprouvés face à des groupes tels que Orbital, Carcass, Entombed, Morbid Angel, Death ou Cannibal Corpse.

De 1992 à 1998, la scène rock à Casablanca reste très informelle et semble toucher principalement un public lycéen et étudiant. En l'absence de lieux consacrés à la culture urbaine, musiciens et amateurs se retrouvent dans des lieux de « posage » (plages, petites places, coins discrets entre les villas, garages privés ou cafés-restaurants) dans des quartiers des classes moyennes et aisées proches du centre-ville comme les quartiers Bourgogne et CIL. Ils s'y retrouvent pour discuter, s'apprendre à jouer de la guitare, échanger des accords, écouter des cassettes, et se lancent parfois dans la création d'un groupe. De jeunes musiciens comme Amine Hamma, Tarik Lahjili, Yassine Souhair, Nabil Andaloussi ou Saïd Guemha forment le premier groupe de métal marocain, Immortal Spirit, et commencent à donner leurs premiers concerts dans des lieux privés loués pour l'occasion (à l'instar de la salle Bab el-bahr, une salle de mariage de la médina, devenue la salle mythique des premiers concerts rock-métal à Casablanca) ou dans quelques écoles privées huppées comme l'école Jabr, l'école espagnole Juan Ramon Jimenez ou le Lycée français Lyautey. Ces dernières serviront de « pépinière » pour ces jeunes musiciens. Deux des groupes créés à cette époque, formés respectivement d'élèves de Lyautey (7sins) et de l'école espagnole (KDB), joueront un rôle de catalyseur et attireront à eux des jeunes de milieux plus populaires. Ces jeunes rockeurs jouent des reprises de groupes anglo-saxons, ne cherchent pas encore à faire un rock « marocain », mais leurs concerts attirent un public jeune de plus en plus nombreux et déchaîné comme en témoigne Amine Hamma, qui se rappelle que le public métal était nombreux :

Il y avait des gens qui nous suivaient partout, où qu'on aille jouer, ils étaient toujours là. Où qu'on joue, ils mettaient le feu et gueulaient. Donc, ça c'était en 1997. Après on a rencontré d'autres groupes. Le groupe Carpe Diem (1997) s'est créé entre-temps, on s'est croisé l'année suivante à El-Jabr, la deuxième édition du festival, et notre public a encore cassé les tables. À chaque fois qu'on jouait il y avait le pogo, ça s'enflamme... On fout le bordel.

À partir de ces premiers lieux, tout un réseau de relations se met peu à peu en place qui se concrétise en 1999 par un événement qui consacre les débuts d'une scène alternative un peu plus structurée : la création par Hicham Bahou et Mohamed « Momo » Merhari du premier Tremplin des Jeunes Musiciens dans les locaux de la Fédération des œuvres laïques (FOL), liée à l'époque à la Fédération française du même nom, dans le quartier Gauthier à Casablanca. Le Tremplin deviendra le Boulevard des Jeunes Musiciens en 2000 et L'Boulevard en 2006.

À partir de 1998, la FOL fournit, *via* l'Association culturelle et artistique laïque (ACAL), une salle de 400 places où les groupes peuvent répéter et organiser des concerts. Elle devient ainsi le centre culturel de la scène alternative casablancaise et un lieu de rencontre incontournable pour les musiciens de rock mais aussi de fusion et de hip-hop. Tous les grands noms de la scène « urbaine » des années 2000 (Barry, Hoba-Hoba Spirit, Darga et Haoussa) sont passés à un moment ou à un autre par la FOL et L'Boulevard. De nouveaux groupes de rock apparaissent : Total Eclipse (1998), Nekros, Orient (1999), Killer Zone, Keops, Dust'N'Bones (2000), Barry and the Survivors (2001) ou Reborn (2002). Plusieurs concerts « mémorables » de hard rock et de métal sont donc organisés à la FOL. La salle est pleine, débordant largement dans la rue, et ces événements font maintenant partie de la « grande époque » du rock marocain. Mais, jusqu'en 2003, la scène musicale alternative reste relativement *underground*, connue seulement des amateurs et de rares journalistes spécialisés comme Amale Samie, dit « Tonton », journaliste à *Maroc Hebdo* qui deviendra une figure tutélaire dans le milieu rock, l'un des premiers à pointer la dimension politique et sociale de cette musique.

Souvent présentés par leurs détracteurs comme des « *oulad la Mission* » (« enfants de la mission », des élèves du Lycée français), donc comme des jeunes appartenant à l'élite francophone marocaine dont on pouvait douter du sentiment de loyauté envers la fameuse « identité marocaine », les rockeurs des années 1990 et du début 2000 sont en fait d'origine mixte. Quelques-uns sont issus de familles plus aisées et ils sont les premiers à obtenir le matériel (guitares électriques, amplis, batteries) et les lieux (garages) nécessaires, ou encore à avoir une voiture. Ils aideront à lancer le mouvement en prêtant leur matériel et partageant leurs locaux avec des jeunes musiciens de milieu moins favorisés fréquentant les écoles publiques comme Amine Hamma, Tarik

Lahjili ou Yassine Souhair. Les deux principaux fédérateurs de cette scène, Hicham et Momo n'appartiennent d'ailleurs pas de l'élite marocaine. Le père de Momo Merhari était régisseur à la FOL et c'est ainsi que le jeune Momo a grandi dans un milieu populaire mais francophone et a eu un accès privilégié à la salle de l'association.

Les témoins de l'époque insistent sur le « système D » qui permettait aux musiciens et aux fans de suivre les codes du monde rock. Ils achètent à bas prix des tee-shirts de groupes internationaux célèbres sur le marché populaire de Derb Ghellef ou aux puces. Ils photocopient et distribuent des fanzines sur le hard rock qui durent le temps de quelques numéros ou organisent de façon bénévole concerts et festivals, réalisant eux-mêmes leurs affiches. Cet esprit de débrouille animé par un désir militant de faire bouger la scène culturelle marocaine est resté jusqu'aujourd'hui une des marques de fabrique des animateurs du Boulevard, malgré une sortie de l'*underground* et un éclairage médiatique de plus en plus important à partir de 2003. Âgés aujourd'hui d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années, ces rockeurs des années 1990 ont connu des parcours divergents : certains ont abandonné la pratique de la musique pour des raisons économiques, familiales ou religieuses (mais beaucoup continuent d'assister aux grands concerts de rock organisés par L'Boulevard) ; d'autres sont devenus des acteurs de la scène musicale marocaine. C'est le cas notamment de Tarik Lahjili, aujourd'hui directeur artistique musical dans la maison de production Sigma, ou de Saïd Guemha qui est revenu au Maroc en 2010, après un séjour aux États-Unis, et est l'« agent » d'un des groupes rock-fusion les plus connus des années 2000, Hoba Hoba Spirit.

### **Le tournant de l'année 2003**

Pour tous les observateurs de cette scène culturelle, l'année 2003 représente « le » tournant médiatique, politique et culturel. Commencée par un procès retentissant, suivi d'une série d'attentats non moins retentissants et d'un premier grand festival dans un stade de « Casa », cette année-là marque la sortie progressive de l'*underground*. S'y ébauche le succès médiatique d'une partie de cette scène alternative devenue la carte de visite de la culture urbaine d'un Maroc qui bouge.

C'est un concert de rock, organisé à la FOL le 25 janvier 2003 et attirant un public nombreux qui déborde encore une fois dans la rue, qui est à l'origine de ce tournant. Suite à une campagne de presse et à la pression de groupes islamistes demandant

l'interdiction de ce concert, quatorze jeunes, membres de ces groupes ou fans de métal et le propriétaire du café *L'Égyptien* (un des lieux de rencontre des rockeurs), sont arrêtés le 16 février 2003, questionnés et présentés au juge sur la base des articles 220 du code pénal, qui punit ceux qui ébranlent la foi musulmane, et des articles 59 et 60 du code de la presse, qui sanctionnent la détention et la diffusion de musique contraire aux mœurs. Dans un premier temps, ils sont condamnés à des peines allant d'un mois à un an de prison, l'accusation ayant comparé leurs pratiques à celles de sectes sataniques, ce qui n'est pas sans rappeler les termes d'un procès équivalent advenu au Caire en 1997.

Mais à l'inverse du Caire en 1997, le procès de 2003 à Casablanca provoque une mobilisation importante au Maroc regroupant des musiciens, de nombreuses associations, des personnalités emblématiques telles que l'ancien prisonnier politique Abraham Serfaty et des journalistes marocains qui médiatisent l'affaire y compris à l'échelle internationale. Une pétition lancée sur le Web et abritée par l'hebdomadaire *TelQuel* reçoit des dizaines de milliers de signatures. Un *sit-in* organisé le 12 mars devant la wilaya (préfecture) de Casablanca pour demander leur libération regroupe plus de cinq mille personnes, et se conclut par la relaxe des musiciens.

Ce procès a eu un double impact. D'une part, bien que ses animateurs se soient toujours défendus de représenter un courant politique déterminé, la mobilisation a contribué à faire des cercles proches de L'Boulevard le symbole de la « mouvance laïque » face à « la mouvance islamique » qui avait remporté les élections législatives de 2002. D'autre part, c'est à partir de ce procès que de nombreux groupes alternatifs vont ressentir le besoin de mettre en avant leur marocanité, voire leur piété. Ils ne se contentent plus de reprendre des productions culturelles importées mais cherchent à exprimer une sensibilité et des préoccupations « authentiquement locales ». Continuer de chanter en anglais ou en français étant de plus en plus perçu comme une preuve de « non-marocanité », le recours à la *darija* (arabe marocain) devient l'emblème d'une capacité à exprimer les espoirs et les demandes de la rue (*zzenqa*). Alors que les groupes de rap et de fusion basculent alors massivement vers la *darija*, c'est nettement moins le cas des rockeurs, qui préfèrent l'anglais – ce qui contribuera à leur marginalisation.

Deux mois plus tard, le 16 mai 2003, quatorze jeunes kamikazes islamistes se font exploser dans sept lieux de Casablanca, tuant quarante-cinq personnes, presque toutes

marocaines. Ces attentats provoquent une véritable onde de choc et de nombreuses manifestations dans le pays. Ceux qui s'étaient mobilisés pendant le procès de février 2003 ne manquent pas de pointer que ce ne sont pas les rockeurs qui représentent un danger pour la société marocaine mais bien plutôt les extrémistes islamistes. Raisonement qui semble entendu au plus haut niveau du pouvoir. De fait, le Palais Royal donnera plusieurs fois sa caution morale et politique à cette nouvelle scène urbaine, nous allons le voir, ce qui n'empêche pas des relations difficiles entre L'Boulevard, le ministère de la Culture et les préfets de Casablanca.

Illustration de ce nouveau contexte : à la suite du procès, L'Boulevard sort de la salle de la FOL pour organiser son festival (30 mai-1<sup>er</sup> juin 2003) au stade de rugby du Club olympique de Casablanca (COC), rassemblant entre 5 000 et 10 000 personnes par soirée. Au Tremplin des Jeunes Musiciens, le titre de « révélation de l'année » est remis sur scène au groupe rock Reborn dont trois des quatre membres avaient été emprisonnés. Dans les années qui suivent, le Festival du Boulevard devient un des plus grands festivals indépendants d'Afrique, attirant en 2005-2006 près de 120 000 spectateurs sur quatre jours. Et pourtant, il n'a plus de local fixe à partir de 2005<sup>27</sup>, doit toujours négocier à la dernière minute ses autorisations et, ne bénéficiant d'aucun financement public, reste confronté à de multiples problèmes financiers du fait de sa dépendance à l'égard des sponsors privés.

### **2004-2008 : espoirs et illusions du mouvement *nayda***

Après les grandes mobilisations de 2003, un vent d'optimisme parcourt pendant quelques années les cercles de la culture urbaine qui ont l'impression de vivre l'éclosion d'un nouveau mouvement culturel tel que le Maroc n'en avait pas connu depuis des années. On le compare à la *movida* espagnole des années 1980. En 2007, ce mouvement, qui touche de nombreux secteurs artistiques et créatifs (musique, mode, design, graphisme, vidéo, photo, presse, milieu associatif, etc.), prend le nom de *nayda*, littéralement « ça se lève, ça bouge, c'est en mouvement »<sup>28</sup>. Pour les plus politisés ou les plus engagés, dont les opinions sont largement relayées par les hebdoma-

---

<sup>27</sup> L'association de la FOL ayant décidé de se démarquer du Boulevard à la suite de l'affaire des 14 rockeurs.



daïres francophones *TelQuel*, *Le Journal Hebdomadaire* et, en *darija*, *Nichane*, il ne s'agit pas seulement de faire de la musique, de créer bien sûr, mais aussi d'affirmer son identité plurielle, de briser certains tabous, d'œuvrer pour la liberté de penser et le droit à la différence, à la démocratie et de faire émerger un nouvel espace public. Pour les moins politisés, il s'agit de s'exprimer et, pourquoi pas, de se faire connaître et d'essayer de vivre de son art.

Présenté comme une initiative citoyenne portée par les « jeunes », à savoir la génération des 25-35 ans, comme ceux de L'Boulevard, ce mouvement culturel bénéficie d'un contexte politique favorable : réformes de l'audiovisuel à partir de 2002 qui entraînent la création de dix nouvelles chaînes privées de radio en 2006-2007, dont certaines comme Hit Radio participent à la médiatisation des jeunes groupes de musiques urbaines ; création tous azimuts de festivals de musique dans le pays qui offrent quelques opportunités de scène à ces jeunes musiciens. La nouvelle scène urbaine se voit donc offrir une certaine visibilité. Génération Mawazine, créé en 2006 dans le cadre du Festival *Mawazine* (le plus grand festival du Maroc, considéré comme « le » festival royal qui draine un mécénat privé considérable depuis 2008) reprend le même principe que le Tremplin (des sessions de compétition ouvertes à de jeunes formations), mais avec des moyens financiers bien plus conséquents. Puis, peu à peu, chaque festival à travers le pays voudra avoir sa scène « jeune ». Des émissions télévisées comme « Ajyal » ou « Korsas » sur 2M, « 100 % Chabab » (« 100 % jeunes ») sur la chaîne publique Al-Aoula et également de nombreuses radios invitent régulièrement les groupes les plus connus de la nouvelle scène, principalement des rappeurs qui deviennent des célébrités comme Don Bigg (de Casablanca), le groupe Casa Crew (Casablanca), H-Kayne (Meknès), Muslim (Tanger), Fez City Clan (Fès), Fnaïre (Marrakech), etc.

Ce contexte favorable amène de nombreux jeunes à créer leurs groupes de musique (rap, fusion, rock) ou à développer des activités artistiques. Chaque type de scène amène son type de spectateurs, les « rastas » pour la « fusion » avec leurs *dreadlocks* et leurs habits colorés, le style hip-hop pour le rap, avec les pantalons *baggy* et les casquettes vissées sur la tête, les métalleux, tout de noir vêtus, et les punks, les plus spectaculaires avec leurs crêtes multicolores, pour les concerts de rock. Pour ces derniers,

---

<sup>28</sup> Voir le documentaire *Casanayda !*, de Farida Belyazid, Dominique Caubet et Abderrahim Met-

le « *look* » se peaufine souvent sur place parce qu'ils ne sont pas acceptés partout. Mais il n'y a pas de cloison étanche, le public comme les musiciens côtoient les différents styles qui se produisent en général sur les mêmes scènes, dans les mêmes lieux, trop heureux de pouvoir bénéficier de ces petits espaces de liberté.

Ne nécessitant ni matériel important, ni moyen financier conséquent, ni l'apprentissage d'un instrument, le rap et la culture hip-hop se développent rapidement dans de nombreuses villes du Maroc, y compris chez des jeunes de milieux très populaires. Les rappeurs produisent des textes en *darija* très engagés socialement à leur début et renouvelant la langue et le style de la chanson marocaine. Nombreux, les rappeurs vont vite se diviser en plusieurs tendances, du plus contestataire au plus patriotique – non sans opportunisme, parfois, pour s'attirer la bienveillance des autorités, des médias et des programmeurs de festivals. À l'instar des stars américaines, certains jeunes rêvent de faire fortune grâce à la musique.

Les rockeurs restent minoritaires et moins connus du public, en particulier les métalleux et les punks, trop sulfureux. Seuls deux groupes mêlant rap et rock, et chantant des textes en *darija* élaborée (ou en mélange arabe-français), connaissent un certain succès médiatique et d'audience. Hoba Hoba Spirit bénéficie du soutien de *TelQuel* – où l'un des membres du groupe, Réda Allali, tient une chronique –, qui diffusera leurs textes et leurs premiers albums. Leurs concerts attirent toujours un large public, de même que ceux du groupe Haoussa, créé en 2002 par Khalid Moukdar. Celui-ci bénéficie du soutien inconditionnel de L'Boulevard, devenu un acteur majeur dans la reconnaissance des groupes de musiques urbaines *via* des partenariats nationaux et internationaux. En dehors des Tremplins de L'Boulevard, les groupes rock métal et punk plus jeunes (16-25 ans) ne se produisent que dans des lieux réservés, comme l'Institut français de Rabat ou la Villa des Arts également sise dans la capitale marocaine. Un courant punk apparaît à Rabat-Salé et le groupe ZWM (*Zla9 Wella Moot – Skate or die* – qui fait ses débuts en 2004), originaire du quartier Youssoufiya, remporte le 1<sup>er</sup> prix au Tremplin 2006, là encore avec des textes contestataires et humoristiques en *darija*. En dépit d'une faible visibilité, des groupes se forment un peu partout dans le pays (*Lazywall* à Tanger, *Wanted* et *Raining Madness* à Tétouan, *Sakadoya* à Settat, *Noisea*

à Azemmour, *Vicious Vision*, *LooNope*, *Despotism* à Casablanca, etc.).

La plupart de ces jeunes musiciens sont issus de la petite classe moyenne de Rabat et de Casablanca, et beaucoup savent qu'ils font du rock pour leur plaisir et non pour en vivre. Certains chantent en anglais, d'autres en *darija*. Peu développent un discours politique. Ils revendiquent surtout une liberté de s'exprimer et de se vêtir comme ils veulent. Tous partagent le goût pour un look « rockeur », en particulier pour les tee-shirts de groupes de métal. Comme l'expliquait en 2010 Mehdi Metallica, un des plus vieux fans de métal au Maroc qui arbore des tatouages sur tout le corps :

Bien sûr, la stigmatisation et la réticence se font toujours sentir. Elles sont omniprésentes mais on s'en fout, ça fait partie de nos contraintes. Le fait est que nous sommes toujours là, notre musique est une musique comme les autres, nous ne nous imposons pas, nous demandons juste à être acceptés pour ce que nous sommes<sup>29</sup>.

Mais les rockeurs marocains semblent peu s'écouter les uns les autres. Les groupes de référence restent les grands groupes internationaux comme Iron Maiden, Black Sabbath ou Sepultura. Le passage au Boulevard de groupes comme Gojira, Moonspell, Sepultura ou Arch Enemy sont vécus comme des moments exceptionnels, attirant la tribu rock de tout le pays, quel que soit son âge. C'est lors de ces grands concerts, que les jeunes de seize ans vont éventuellement croiser leurs aînés de quarante ans.

### Depuis 2009 : désillusions et ambiguïtés



La visibilité médiatique de cette nouvelle scène urbaine masque la fragilité du mouvement *nayda* qui, entre réalités économiques et récupération politique, ne tardera pas à montrer ses limites malgré l'apparition de nouveaux lieux importants qui ont vocation à pérenniser la culture urbaine (tels que les anciens Abattoirs de Casablanca reconvertis en fabrique culturelle en 2009 sous la direction d'un collectif d'associations). Les festivals, quelle que soit leur forme, ne constituent pas à eux seuls une politique culturelle et ne créent pas une économie de la culture. En 2008, lors du festival *Mawazine*, un chèque offert par le Roi est remis en récompense à quatre groupes de la nouvelle scène, un geste interprété comme un signal politique extrêmement ambigu : soutien à ces jeunes groupes qui ont du mal à vivre de leur musique, mais sous la forme d'un don royal avec ce que cela peut entraîner de dépendance et de cooptation. La

---

<sup>29</sup> Interview dans le magazine de L'Boulevard, *L'Kounache*.

nouvelle scène urbaine manque cruellement de lieux où répéter et se former, de lieux où ancrer une pratique quotidienne et pas seulement événementielle et éphémère. Très rares sont les musiciens qui parviennent à vivre de leur métier et beaucoup commencent à « décrocher » passé la trentaine. L’Boulevard continue de jouer son rôle de tremplin des jeunes musiciens dans des conditions toujours aléatoires. Fin 2008, Omar Balafrej, le directeur du Technopark, pionnier du secteur high-tech des nouvelles technologies de l’information et de la communication (1 500 jeunes salariés dans un immense immeuble de béton et de verre du quartier Californie, loin du centre-ville), propose à L’Boulevard d’occuper le sous-sol désaffecté qui devient le Boultek. Des dons de sponsors privés et un chèque royal en 2009 contribuent à financer la construction de salles de répétition, studios d’enregistrement, bureaux, de quoi permettre à L’Boulevard de mener une action à long terme afin que des groupes émergent et aient la possibilité de se professionnaliser. Mais l’argent manque toujours et, depuis 2009, L’Boulevard n’arrive plus à assurer ses rendez-vous musicaux annuels (Tremplin et Boulevard) et 2012 verra l’annulation de six festivals majeurs, faute de moyens financiers. Les salles du Boultek permettent cependant à des jeunes groupes de venir répéter et des concerts sont organisés régulièrement par de jeunes associations qui prennent le relais (Metall’Os et Block 10). Le Boultek reste donc un des rares lieux qui permet à de très jeunes groupes de rock de répéter et de se produire.

Depuis le début des années 2000, la nouvelle scène marocaine paraît plus vivante et plus productive que dans la plupart des autres pays arabes. Elle le doit certes à ses artistes et à ses militants, qui se sont donnés corps et âme pour la faire vivre, mais aussi à une volonté politique pragmatique qui lui a permis d’avoir une visibilité médiatique que d’aucuns jugent d’ailleurs surdimensionnée. D’où une certaine ambiguïté et certaines contradictions, que l’année 2011 a mises en exergue. En dehors de la chanteuse Khansa Batma, du rappeur Koman et du groupe Hoba Hoba Spirit, peu d’artistes connus ont publiquement soutenu le mouvement contestataire du « 20 février »<sup>30</sup>. Plusieurs égéries de la nouvelle scène ont, au contraire, participé aux clips officiels pour

---

<sup>30</sup> Le « mouvement du 20 février » est lancé sur Facebook en 2011. Organisant plusieurs marches dans les villes du royaume tout au long de l’hiver et du printemps, ses initiateurs exhortaient le peuple marocain à s’engager dans le sillage tracé par les Tunisiens et les Égyptiens pour réclamer

appeler, en soutien au roi Mohamed VI, à voter au référendum sur la réforme de la Constitution. Beaucoup d'autres se sont signalés par des chansons ou des clips particulièrement patriotiques ces dernières années, en particulier autour de la cause du Sahara marocain.

Début septembre 2011, un jeune rappeur, originaire du quartier populaire de El Oulfa et soutien du « 20 février », L'Haqed, est arrêté à la suite d'une fausse agression. Il restera quatre mois en détention préventive, sera libéré, puis à nouveau arrêté fin mars 2012 et condamné à un an de prison en mai 2012 pour « *outrage à un officier public dans le cadre de ses fonctions et à un corps constitué* » sur la base d'une vidéo jugée insultante et postée anonymement sur Facebook dont il réfute être l'auteur. Un comité de soutien se constitue, mobilise, *via* Facebook, une partie de la presse francophone et arabophone – *TelQuel*, *al-ahdath al-maghribiyya*, *akhbar al-yom*, *lakkom.com* etc. – et le site *mamfakinch.com*, issu du mouvement du 20 février, relaie l'affaire. Mais la mobilisation n'est en rien comparable à celle de 2003, et très peu d'artistes de la nouvelle scène s'engageront dans la défense du rappeur. Ce dernier, qui fait des grèves de la faim pour protester contre ses conditions de détention, obtiendra, en décembre 2012, le prix de l'intégrité 2012 de l'ONG *Transparency Maroc*.

Si la nouvelle scène a bien son public, elle est donc loin de s'accompagner d'une lame de fond sociétale et surtout de répondre aux attentes que certains cercles intellectuels et journalistiques avaient projeté sur elle. L'idée d'un mouvement *nayda* est aujourd'hui contestée par ceux-là mêmes qui s'en enthousiasmaient dans les années 2007 et le terme apparaît de plus en plus galvaudé par un marketing publicitaire et une coopération par le pouvoir. Les jeunes artistes, eux, se défendent, estimant qu'ils n'ont pas à prendre de positionnement politique clair, à s'affilier à des tendances, et que le seul fait d'essayer d'exister et de créer en tant qu'artistes est déjà, en soit, un engagement. Bien que de nouvelles associations de jeunes, telles Metal'Os pour le rock et Block 10 pour le rap, tentent de renouer avec la philosophie du début en associant concerts et débats dans des rencontres mensuelles au Boultek, beaucoup de « nouveaux artistes » ont ainsi abandonné toute idée d'engagement social et ne rêvent que de succès.

Qu'ils soient gratuits ou payants, les concerts des jeunes artistes marocains

n'attirent jamais autant que les stars marocaines de la musique populaire marocaine (*cha'abi*) qui se joue dans les fêtes, comme Najat Atabou, Stati ou Daoudi. Les groupes « jeunes » qui ont le plus de succès populaires, comme Fnaïre (de Marrakech), H-Kayne (Meknès) ou Mazagan (El-Jadida), dont les membres ont largement passé la trentaine, sont ceux qui ont le plus puisé dans le répertoire populaire marocain. Les rockeurs, à l'origine de ce supposé mouvement, sont restés plutôt en marge, mais n'échappent pas eux-mêmes à une certaine récupération. Quoi de plus paradoxal que de voir des « soirées métal » organisées à Rabat dans la très feutrée et très chic Villa des Arts, tenue par le Groupe ONA (le holding royal), avec un public restreint de jeunes gens bien sages, lycéens pour la plupart, qui s'essaient aux « pogos » dans ce lieu aseptisé où les concerts se finissent sagement à 23 heures ? De tous les courants de la musique urbaine actuelle, le rock, surtout dans ses versions métal et punk, est celui qui a le plus de mal à devenir un genre « autochtone » lui permettant une meilleure réception, et préserve une réputation sulfureuse.

Comme le rappelait en 2006, dans un entretien à la revue *Volume !*, Amine Hamma, qui avait commencé à jouer dix ans plus tôt, à l'âge de seize ans :



Lorsqu'on a embrassé la culture métal, on ne l'appréhendait pas en tant que Marocain, mais plutôt en tant que jeune. Il y a une certaine rébellion pendant l'adolescence, une façon de vouloir être « anti-tout », un refus des obligations et des comportements sociétaux auxquels nous étions soumis. Musicalement, c'était très différent de la musique marocaine traditionnelle, du point de vue des instruments comme des mélodies. Par contre, au niveau rythmique, le métal se rapproche du folklore, et peut-être même des Gnawas ou Issawa. [...] Finalement, le côté sombre et occulte du métal n'est pas si étrange chez nous, même si musicalement nous n'avons fait [que] peu de liaisons entre les musiques locales et ce que nous ont proposé les médias. Le métal ne parle pas à tout le monde mais, dans le monde, n'importe qui peut devenir fan du métal ou le détester.

### **Pour en savoir plus**

Amina BOUBIA, *L'enjeu politique des festivals de musique au Maroc*. Mémoire de Master 2, Institut d'études politique (IEP), Paris, 2008.

Dominique CAUBET, « La Nayda par ses textes », *Magazine Littéraire Marocain*, n° 3-4, 2010, p. 99-105.

Dominique CAUBET, « La “nayda” marocaine et ses lieux : de la scène musicale un-

derground à la scène publique », in Hou HANRU, Thierry RASPAIL et Abdelkader DAMANI (dir.), *Le spectacle et le quotidien*, Les Presses du réel, Dijon, 2011, p. 210-220.

Amine HAMMA, « De l'Internationale-metal au conflit sociétal local : la scène de Casablanca », *Volume ! La revue des musiques populaires*, n° 5 (2), 2007, p. 153-178. Entretien réalisé par Gêrôme GUIBERT (disponible sur : <<http://volume.revues.org>>).

Driss KSIKES, « L'inquisition près de chez vous », *TelQuel*, 5 mars 2003.

Mark LEVINE, *Heavy Metal Islam. Rock, Resistance and the Struggle for the Soul of Islam*, Three Rivers Press, New York, 2008.

Dossier « Avant nous les Autres », *L'Kounache*, Le Boulevard, Casablanca, 2008,

Ayla MRABET, « Révolution. Alors, Nayda ? », *TelQuel*, 22-29 avril 2011 (disponible sur : <[www.telquel-online.com](http://www.telquel-online.com)>).

Amale SAMIE, « Métal Intifada », *Maroc Hebdo*, 8 décembre 2000 (disponible sur <[www.maghress.com](http://www.maghress.com)>).